

«LILAS ROUGE», LE BASCULEMENT DU MONDE PAYSAN VU DE L'INTÉRIEUR

ISABELLE RÜF

L'épopée familiale de Reinhard Kaiser-Mühlecker a été saluée par la presse germanophone comme une révélation. Cette ample fresque, qu'on ne lâche pas jusqu'à la fin, place l'Autriche rurale face à l'héritage nazi

► De l'aube à la nuit tombée, une carriole traverse bourgs et forêts. Tirée par un cheval, elle est lourdement chargée de tout ce que les fugitifs ont pu emporter. Un homme en uniforme la mène, à l'arrière pleure une toute jeune fille. Une scène de guerre, d'exil, universelle, intemporelle, le début de l'épopée de la famille Goldberger, sur quatre générations, des années 1940 à la fin du XXe siècle.

L'auteur, Reinhard Kaiser-Mühlecker, est né en 1982 dans cette région de forêts et de montagnes, en Haute-Autriche. Fils de paysan, il a étudié l'agronomie, l'histoire et le développement, longuement voyagé en Amérique latine et en Europe avant de reprendre la ferme familiale. Il n'avait pas 30 ans quand il a écrit *Lilas rouge*, son quatrième roman, qui parle d'un monde rural vécu de l'intérieur. Un récit épique, ample, généreux, qui prend son temps. Pour le traducteur Olivier Le Lay, «une œuvre majeure dont la puissance saisit d'emblée, d'une grande cohérence, charnelle, sensible, incarnée. L'apparente fluidité repose sur une construction savante, avec des trous dans la narration. La complexité des personnages est mise au jour peu à peu.»

FAUTE ORIGINELLE

Ce flux narratif est porté par une langue sobre, plus difficile à rendre que les œuvres virtuoses dont le traducteur est spécialiste, celles de Jelinek ou de Döblin: «Le souci du terme juste, de la précision est tel que la moindre erreur peut faire basculer dans le kitsch ou le banal. Le classicisme de *Lilas rouge* n'est pas de l'académisme. Pour le traduire, j'ai relu Giono ou Ramuz.»

Trois lignes de force s'entrecroisent dans ces 700 pages qu'on ne lâche pas jusqu'au bout: la faute, le silence et l'héritage. La faute, c'est Goldberger qui la commet, outrepassant son rôle de chef local du parti nazi. A cause d'elle, il a dû fuir la haine de la population. On ne connaîtra pas la nature exacte de cette faute, mais sans que ça ne soit jamais exprimé, on la comprend comme celle de l'Autriche tout entière. Elle pèse

comme une malédiction biblique sur sa descendance, du moins le croit-il. Espérant en voir la fin, il tient le compte des malheurs et demande le pardon jusque sur son lit de mort.

La stérilité qui frappe plusieurs de ses descendants est vue comme un châtement. Elle coupe le lien entre les générations, met le domaine familial en danger. Dans ce monde paysan, patriarcal, le fils succède au père, qui s'en va ou entre en conflit avec lui. Ferdinand, le fils revenu de la guerre, évince le vieux Goldberger. Mais ses trois enfants n'ont pas de descendants. Il faut un coup de théâtre final pour que l'avenir s'ouvre à nouveau sur une quatrième génération.

Dans une ouverture magnifique, l'idiot du village tente d'alerter les habitants de Rosental de l'arrivée de Goldberger mais la parole lui manque, préfigurant le mutisme général. Déjà l'épouse du chef de village s'est réfugiée dans le silence, plusieurs années avant sa mort. Martha, la fille chérie, choisit aussi de se taire quand elle comprend le rôle de son père. Au village, à l'auberge, à la sortie de l'église, l'hostilité est muette.

Dans cette campagne, les femmes pleurent et se taisent. Quand les hommes sont débordés par leurs émotions, leurs rancœurs, ils se battent, se saoulent ou explosent en violences incontrôlées. Si Goldberger exprime sa culpabilité, sa souffrance, sa rage, c'est par le cri, échappé du plus profond. Un de ses petits-fils, Paul, qui se croit exclu de la lignée par une décision paternelle, sombre dans l'alcool, la folie, le crime, comme s'il n'y avait pas de salut en dehors de ce cercle. Il connaîtra en Bolivie une fin christique, expiatoire. Son frère, Thomas, fait son possible pour main-

tenir un domaine sans héritiers pendant que Ferdinand, son père, s'épuise en procès absurdes.

Lilas rouge ne se résume pas à un drame paysan. L'odeur de ces fleurs, d'un violet si sombre que Martha les voit rouges, parfume tout le livre, c'est le symbole même d'un monde perdu. La nature est puissante – de sombres forêts et des champs. La masse de la montagne, le Magdalenaberg, bloque l'horizon. Ce microcosme connaît des moments de grâce: le rythme alterné des haches de Goldberger et de Ferdinand en train de bûcheronner; un repas de Pâques réconciliateur; le cadeau incongru d'une robe merveilleuse; le lent voyage à pied de Ferdinand depuis Marseille, à son retour de captivité; une partie de football.

Lilas rouge retrace le passage d'une agriculture archaïque à la modernité, à travers l'hybris de Ferdinand qui acquiert cash et d'un coup toutes les machines possibles, excitant l'hostilité des voisins et mettant l'exploitation en danger. C'est surtout l'immense capacité de résilience de Goldberger, sa façon roublarde de se refaire, d'expier par l'argent et la réussite. Et, éclairant le récit, la belle figure maternelle d'Elisabeth, l'aubergiste qui a perdu frères et époux à la guerre, celle qui accueille Goldberger. A la fin, ouverte, reste le chant des étoiles au-dessus du Magdalenaberg. ■



Genre | Roman
Auteur | Reinhard Kaiser-Mühlecker
Titre | Lilas rouge
Traduction |
De l'allemand
par Olivier Le Lay
Editions | Verdier
Pages | 704

Reinhard Kaiser-Mühlecker: «L'Autriche d'aujourd'hui est la conséquence des horreurs du passé»

Vous avez écrit «Lilas rouge» alors que vous n'aviez pas 30 ans. Comment le voyez-vous aujourd'hui, dix ans après? Ce livre garde toujours une grande importance pour moi, même une décennie plus tard, et je suis très heureux qu'il paraisse en français. C'était un chant pour un monde qui n'existe plus, dont j'ai encore pu percevoir comme un souffle. De ce souffle, j'ai tenté de faire un livre. Jamais plus je n'ai narré avec une telle ampleur, de manière si épique. Je pense parfois avec une belle nostalgie à l'époque de son écriture.

De nombreux auteurs autrichiens dont Thomas Bernhard, Elfriede Jelinek, Peter Handke se sont confrontés au passé de l'Autriche. Ils l'ont fait sur le mode de l'invective et de l'accusation. Vous aussi affrontez ce passé, mais sur un tout autre ton, plus allusif et mesuré. Une question de génération? Dans mon travail, j'essaie toujours d'inclure le passé. C'est comme ça que je vis le présent de l'Autriche: comme la somme ou la conséquence du passé avec ses horreurs, en particulier la persécution, l'expulsion et la destruction de la vie juive. Avec elle, c'est l'éducation, la culture qui ont disparu de ce pays, et on le perçoit encore douloureusement jusqu'à aujourd'hui. Je ne sais pas si c'est une question de génération. Les auteurs que vous nommez ont fait ce qu'il fallait faire à leur époque, je crois. Mais c'est surtout une question de personnalité. Il n'est pas dans mon caractère de juger. Je voudrais comprendre. Et ne pas m'élever, du moins en écrivant, au-dessus de ceux dont la conception du monde est différente. Même si, en tant qu'individu, je considère les choses autrement.

Vous avez repris l'exploitation familiale. Comment conciliez-vous le travail agricole et l'écriture? Oui, désormais la ferme m'appartient. Le travail physique me fait du bien et je suis content d'avoir une autre occupation que la seule intellectuelle. J'aime bien être au grand air.

On vous compare souvent à Adalbert Stifter (1805-1868). Mais on peut aussi percevoir chez vous des accents faulkneriens. Comment vous situez-vous? De nombreux auteurs ont écrit sur leur région, depuis toujours. Prenez Mo Yan, pour prendre un exemple vivant. Faulkner était un génie que j'ai toujours admiré et auquel je ne saurais me mesurer. Les deux sont sans doute plus proches l'un de l'autre que moi d'aucun des deux. Ce qui m'occupe le plus, au fond, c'est toujours l'amour dans ses innombrables formes. ■